



ROMAN

La faute de Rose

Florence Cadier



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

la faute de Rose

Florence Cadier

Roman

Illustration de couverture
de Véronique Figuière



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Quand Rose a rencontré Sean, jeune ouvrier agricole, elle était sûre que ses parents béniraient leur mariage. Mais il n'en est pas question, Sean est un étranger, orphelin.

Alors les deux amoureux s'enfuient et l'escapade se transforme en course éperdue.

Rattrapée par la police, Rose est enfermée dans un couvent. Toutes les jeunes femmes qui ont fauté sont condamnées à y finir leurs jours, lavant du linge sans relâche.

La plupart des sœurs sont dures, intraitables, les murs sont hauts, Rose ne renonce pas à s'enfuir pour retrouver Sean.

la faute de Rose

À toutes les femmes qui, dans le monde, souffrent de l'injustice des hommes.

Pour Anne, une nouvelle étoile avec tout mon amour.

1

J'aurais pu la tuer ! Il suffisait de serrer un peu plus fort mes doigts autour de son cou de poulet fripé. Ses yeux ronds auraient gonflé, elle aurait suffoqué, happé le filet d'air, sans se débattre, ses jambes auraient pédalé en accompagnant son souffle, elle est si vieille, et moi, je l'aurais regardée payer de sa mort mes semaines de souffrances. Sur les murs, le Christ en Croix et la Vierge des tableaux auraient souri.

Au lieu de cela, j'ai dégagé mes doigts, je n'ai pas fait tout ce chemin pour devenir une tueuse.

Elle me regarde avec des yeux étonnés, comme si elle ne comprenait pas ce qui lui est arrivé. Sa cornette est de travers, le bandeau blanc cachant ses cheveux descend sur son front. Elle se lève péniblement, son âge grince dans ses articulations. Ma colère cogne encore dans mes veines, je tremble, je cache mes mains, je ne veux pas qu'elle s'amuse de mon état. Elle

est sereine, elle devait savoir que je n'irais pas jusqu'au bout.

– Sais-tu ce que tu mérites? dit-elle d'une voix cassée par l'étranglement. Sais-tu que tu ne sortiras jamais? Tu m'entends, jamais! J'en fais la promesse!

– Chienne! Sorcière! je laisse échapper.

Elle s'en fiche, elle fait comme si elle n'avait rien entendu. Elle agite la clochette en bronze, frénétiquement, sans même me regarder. Elle n'a pas peur de moi, ça se voit. Puis, elle s'assied dans un fauteuil en reprenant bruyamment son souffle. Sœur Kate et sœur Bridget entrent sans frapper. La cloche est un signal entre elles.

– Emmenez Rose dans la pièce du haut, ça la fera réfléchir!

Les deux nonnes me tiennent par le coude et me poussent dans le couloir glacial du grenier. Les cellules de punition sont ouvertes. J'entends sœur Kate marmonner, elle prend un air douloureux, elle désapprouve et récite un Notre Père, à mon intention et à celle de toutes les enfermées dans ce couvent. Elle n'aime pas les châtiments qu'on nous inflige, elle pense qu'ils ne sont jamais divins comme veulent nous le faire croire les autres. Un jour, je l'ai entendue le dire à sœur Bridget et elle s'est fait rabrouer. Elle me sourit, elle me plaint. Quel âge peut-elle avoir? Je l'imagine à peine plus âgée que moi. Ça se voit à ses boucles rousses

rebelles qui s'échappent de sa coiffe et à ses yeux noisette, encore brillants de certitude. Elle est arrivée il y a peu, elle voulait être missionnaire, mais l'évêché a refusé de l'envoyer en Afrique car enfant, elle avait contracté la tuberculose.

Sœur Kate cherche à me reconforter mais sœur Bridget le lui interdit d'un regard. Celle-là, c'est un dragon, le double de Mère Abigail, la Mère supérieure, une vieille peau aigrie qui se pense responsable de l'âme des femmes prisonnières de ce couvent. Elle est sûre que c'est la mission de sa vie, qu'elle est sur terre pour nous remettre dans le droit chemin ! Celles d'entre nous qui la croient sont les plus vieilles, les femmes qui n'ont plus l'envie de protester. Moi je dis que c'est foutaise ! Personne et encore moins Dieu ne lui a demandé de nous faire souffrir, de juger nos actes. Pour qui se prennent-elles, ces corbeaux qui maltraitent nos vies ?

Sœur Bridget, les lèvres minces comme un fil de fer, me pince le bras, je me débats mollement, la lutte m'a vidée. Vais-je tenir le coup huit jours dans ce réduit ? Si j'y parviens, alors je fais la promesse que la prochaine tentative d'évasion sera la bonne.

Sœur Bridget ricane :

– Allons ma fille, ça t'aidera à mettre du plomb dans ta cervelle ! Qu'est-ce que tu crois ? T'échapper ? Tu ne seras pas la première à vouloir

partir ! Jamais entendu parler de quiconque ayant réussi à fuir. Elle pouffe derrière sa main : Ah si, une, mais faut voir dans quel état elle est aujourd'hui !

Elle doit faire allusion à cette vieille femme qui rôde dans les couloirs en mâchonnant des paroles inaudibles. Toute la journée, elle nettoie les fenêtres avec un vieux chiffon et on la laisse faire. Sinon, elle crie et s'arrache les cheveux. J'ai eu vent de son histoire, je ne sais pas si c'est la vérité. Il y a des années de cela, après s'être cachée dans la camionnette qui livre les légumes, elle a été rattrapée par la police et enfermée à l'hôpital. Quand elle est revenue, elle n'était plus la même. Folle, ils avaient réussi à la rendre folle.

Sœur Kate me serre la main. Ça me suffit pour comprendre qu'elle ne me laissera pas tomber et qu'elle fera le maximum pour que je survive à cette nouvelle épreuve.

La porte grince, le verrou gronde. Je suis seule, au-dessus de ma tête, dans le carré de la lucarne, une faible lueur, celle d'une aube grise de vent et de brume, autour de moi, le froid des murs de pierre, la rugosité du plancher d'échardes, la solitude.

Un pincement au cœur, je n'ai pas pu revoir mes amies, Fiona et Lucy. Je devais aller les chercher dans la buanderie, c'est là qu'elles se

sont cachées en m'attendant. Elles doivent penser que je me suis échappée, que je n'ai pas eu le temps d'aller jusqu'à elles. La poisse ! Je m'en veux de leur laisser l'espoir qu'une d'entre elles a réussi à fuir. Mais peut-être apprendront-elles que j'ai échoué ? Mère Abigail le leur annoncera, elle ne pourra pas s'en empêcher.

Quelle idiote je suis, j'ai laissé passer ma chance ! Il fallait l'estourbir, qu'elle tombe dans les pommes, j'y étais presque et j'avais largement le temps de prendre les clés et de filer. Si j'avais pu...

À quoi ça sert désormais de ressasser. Pour un peu, je serais soulagée de mourir, là, tout de suite, foudroyée sur place ! Tout, plutôt que ces huit jours enfermée dans un carré de deux mètres sur deux, un matelas posé à même le sol. Personne à qui parler, rien d'autre à faire que d'être face à mon âme et l'entendre gronder. Voilà que maintenant, je regrette de ne pas être devant un évier, à frotter le linge sale des bourgeois de Dublin.

Je ne veux pas devenir comme Sheila qui a été punie pour avoir volé une pomme dans le verger. Trois jours après être sortie du cagibi, elle a été emmenée par des hommes en blanc, dans une ambulance. Ses cris ont longtemps poursuivi nos cauchemars.

Je ne me révolte plus, ça ne sert à rien. Il y a quelques minutes, j'ai eu l'occasion de voler les clés de la porte du parc et de décamper. J'ai laissé passer le moment parce que je pensais qu'il fallait la tuer. Et ça, je ne sais pas encore faire.

2

Clonakilty était un village qui commençait à se sentir à l'étroit. Des constructions nouvelles apparaissaient ici et là. Les maisons de la rue principale étaient blotties les unes contre les autres et les couleurs des façades peignaient un tableau joyeux, même l'hiver.

Pas très loin de l'église, le lieu préféré des bigotes, l'unique hôtel affichait complet durant l'été. C'étaient plutôt des gens de Dublin qui venaient se reposer pendant les mois de juillet et août et prendre des bains de mer. Le reste de l'année, il ne venait dans notre coin que des marchands de bestiaux.

Les femmes se retrouvaient chez Mme Smithes qui tenait l'unique épicerie faisant bureau de poste, dépôt de pain et journaux. On parlait d'un jeune couple qui viendrait s'installer et reprendre la boulangerie qui avait fermé après la mort de M. O'Dairh. Plus bas, pas très loin de l'hôtel aux volets clos l'hiver, il y avait le pub de mon père, et lui, ne désemplissait pas, même pendant la saison morte.

Le Irish Friends Pub était une affaire qu'il avait héritée de son père. En imaginant remonter à la nuit des temps, on trouverait trace de notre famille, les O'Cuinn. Notre nom est gravé sur la plupart des tombes du cimetière. Ma mère était originaire d'un autre village, plus à l'ouest, et c'était comme un autre monde, un autre pays. De temps en temps, elle rendait visite à ma grand-mère et il m'arrivait de l'accompagner. C'était alors une expédition qui nous prenait la journée, entre le trajet en autobus et les derniers miles à couvrir sur un chemin de pierre. Là-bas, les maisons avaient encore un sol en terre battue, le vent avait courbé les arbres et la mer n'avait pas la même couleur, elle suait l'ennui. Le visage de ma grand-mère, ratatinée dans son fauteuil, me faisait penser aux photographies sépia des ancêtres que l'on voyait dans les cadres photo radicalement cloués aux murs.

J'échappais à cette corvée en aidant mon père à servir dans son pub. Le samedi après-midi, il avait besoin d'un coup de main. C'était le jour où les hommes venaient se détendre après une semaine de travail dans les champs et auprès des bêtes. La salle était enfumée, on en sortait avec l'odeur de la cigarette collée à la peau et aux vêtements. Autour des tables, ils braillaient leurs histoires, se donnaient les nouvelles de la ferme. Souvent, certains sortaient en

titubant, d'autres s'endormaient sur une table ; la semaine prochaine ils reviendraient et c'était ainsi dans notre village. Parfois, ils organisaient un tournoi de jeu de fléchettes ou tapaient un poker en buvant des pintes de bière, s'énervaient, faisaient tomber leur chaise quand ils avaient perdu. Mais il y avait rarement de bagarre, mon père ne l'aurait pas toléré. Il avait la carrure d'un boxeur, il avait été champion poids plume du comté dans sa jeunesse. Il fallait craindre autant ses coups de gueule que ses poings et les clients s'en méfiaient. Avec nous, sa famille, il se retenait. Les hommes me lorgnaient, mais j'étais « la fille de... » et personne ne me manquait de respect.

Moi, ça m'amusait beaucoup plus d'être avec lui plutôt que de prendre le thé avec une vieille dame qui répétait quinze fois les mêmes phrases pour se plaindre du temps, de la vie chère et de sa solitude. Je n'avais rien à lui raconter et j'attendais patiemment que ma mère ait fini de soupirer avec elle.

Lui, je l'ai remarqué dès qu'il a posé un pied dans la salle. Un roux, avec des yeux aussi verts que l'eau des criques de Red Strand, une peau qui semblait n'avoir jamais vu le soleil, piquée de taches plus sombres.

Ça faisait quelques semaines qu'on parlait de ce garçon. Un nouveau dans le coin, les gens

jasaient. Il venait d'arriver dans la région, engagé comme berger par les O'Flathy. Leur fils Tim était parti à l'armée, Dieu sait quand il reviendra, parfois les militaires gardaient nos garçons et leur offraient une carrière. Donc, on racontait que l'inconnu était courageux, plutôt taiseux, assez mystérieux ; personne ne savait d'où il venait.

Il s'est approché du comptoir, s'est planté devant moi et, sans prêter un regard à mon père, m'a lancé :

– Une pinte de kilkenney !

Et moi, comme une gourde, je me suis mise à rougir, ce n'était pourtant pas le premier joli garçon que je servais ! Les copains de mes frères, Rory et Liam, me charriaient quand ils venaient au pub et je les envoyais facilement promener quand leurs mains s'approchaient trop près de ma taille ou de mes fesses.

Cet après-midi-là, mon père discutait avec des habitués. De la mousse s'est renversée sur le zinc. Quand j'ai commencé à nettoyer, une main noueuse s'est abattue sur la mienne.

– Sean ! Et toi ?

Il a attendu ma réponse, sa main toujours posée sur la mienne, avec une légère pression qui montrait son impatience.

– Rose !

Il a avalé sa bière à petites gorgées, m'a dévisagée goulûment. Je lui ai tourné le dos

mais je sentais bien les lances de son regard. Personne dans la pièce ne nous a prêté attention. Mon père était maintenant absorbé par une partie de poker. Ils avaient un coup dans le nez, ça pouvait vite dégénérer en engueulade.

– Si tu veux bien, je reviendrai te voir ! a-t-il dit précipitamment.

Il a patienté quelques minutes, il espérait un mot, je lui ai souri. Il a attendu ça pour partir. Ça valait pour un consentement.

Ce soir-là, j'ai quitté le pub plus tôt que d'habitude. J'espérais qu'il serait dehors à m'attendre, caché dans un recoin de la rue. Je suis rentrée à la maison en surveillant les zones d'ombre formées par les arbres ou les renfoncements de portes.

On habitait une petite maison, à la sortie du village. Mon père en était très fier, il l'avait construite avec mon grand-père et un de mes oncles, l'année précédant son mariage. Elle n'était pas très grande mais j'y avais ma chambre. Mes deux frères dormaient dans le grenier ! Quand on était petits, nous étions tous trois dans la même pièce, les deux garçons dans le même lit et moi sur un matelas posé à même le carrelage.

Quand j'ai poussé la porte, ma mère était dans la cuisine, pour une fois assise, en train de recoudre un pantalon de Liam. Son visage était tiré par le manque de sommeil, des cernes

mauves gravés sous ses yeux. Elle était sans cesse épuisée, mais je ne l'entendais jamais se plaindre. Les femmes vivaient des journées doubles et c'était ainsi, il ne leur venait pas à l'esprit de s'apitoyer sur leur sort. Le matin, elle se levait avant l'aube pour préparer les gamelles des repas de midi de mes frères. Puis, elle nettoyait la maison avant de rejoindre notre père au pub. Elle servait de bonne à tout faire, là-bas : les verres sales à rincer, le coup de balai et de serpillière, les caisses de bière à descendre à la cave. J'ai compris pourquoi elle acceptait facilement que je la remplace le samedi, elle détestait aller au pub.

Pour nous les jeunes, c'était normal, toutes les mères de nos amies avaient la même tête. Elles portaient profondément ancrés en elles des lambeaux de vie de femmes où il ne se passait pas grand-chose. Je m'étais promis de ne pas lui ressembler plus tard, ça me faisait peur. Mais est-ce que j'allais avoir le choix ? Est-ce que je saurais faire autrement ?

Souvent, je trouvais lourd d'être l'unique fille de la maison. J'aurais rêvé d'avoir une sœur pour partager mon sort plutôt que d'être toujours la seule à aider notre mère à nettoyer derrière les hommes de la maison. Et encore, j'avais de la chance, mes parents ne m'avaient pas retirée de l'école après mon brevet, parce que les professeurs avaient insisté. Ils étaient sûrs

que je pourrais devenir une bonne institutrice. Mais personne ne m'avait demandé mon avis, savoir si ça me plaisait, si je n'avais pas envie d'un autre métier. C'était comme ça dans nos villages, nos parents décidaient pour nous.

Mon amie d'enfance, Molly, avait eu moins de chance que moi. L'an dernier, elle s'était mise à travailler avec ses parents à la ferme. Elle n'avait pas eu le choix et pourtant, comme pour moi, les professeurs leur avaient expliqué qu'il y avait plein de métiers intéressants pour les jeunes filles : infirmière, secrétaire, et même vendeuse. Mais non, ils avaient besoin de bras et ceux de Molly étaient gratuits. Depuis ce temps, je la voyais peu, parfois le dimanche à la sortie de la messe, avant qu'elle ne reparte nourrir les moutons. On avait tellement de choses à se raconter qu'on en bafouillait et quand elle me quittait, j'avais oublié de lui parler de l'essentiel.

Je me suis assise près de ma mère, elle m'a tendu une chaussette à repriser. Elle avait une exigence : ne jamais rester à ne rien faire. Paresser c'était mauvais signe, il n'y avait pas de place pour la rêverie, un luxe. À cette époque, je lui obéissais. C'était important pour moi de ne pas la décevoir, je cherchais son regard bienveillant, c'est comme ça que l'on parvient à grandir. Cachée derrière cette sévérité, elle

survivait, déjà morte dans son âme. Je l'avais compris depuis longtemps. Les jours filaient les uns derrière les autres, elle avait éternellement les mêmes horaires, répétait les mêmes gestes dans les mêmes lieux. Ce jour-là, j'ai apprécié son silence. La nuit, j'avais rêvé de lui : ses yeux verts disaient-ils la vérité ?

La laine était rêche et crissait sous mes doigts quand je la tirais. J'étais plutôt maladroite pour les travaux d'aiguille. Souvent, je l'entendais me dire, comme un reproche :

– Pour se marier, une femme doit savoir tout faire !

– Laisse donc, intervenait mon père, notre fille aime les livres. Elle trouvera un homme savant !

Fallait-il détenir un savoir-faire particulier pour épouser celui qu'on aimait ? Demandait-on les mêmes qualités aux garçons ?

J'ai mis une bûche dans la cuisinière à bois. J'étais ailleurs, je prononçais son prénom en boucle dans ma tête. Sean, ça sonnait joliment. Qu'est-ce qu'il m'avait pris de lui sourire ? Je ne le connaissais même pas ! Au catéchisme, j'avais appris que Sean signifiait « Dieu pardonne ».

Les garçons, apprentis dans un garage, étaient rentrés comme à leur habitude, les mains noires de cambouis. Ils avaient soulevé le couvercle de la marmite où cuisaient du chou et des pommes

de terre mélangés au lard. Quand ils étaient là, la maison devenait joyeuse. Même maman souriait à leurs blagues ! Ils la prenaient dans leurs bras et la faisaient tourner comme s'ils dansaient à un bal. Assez vite, elle reprenait son air rigide quand ils faisaient la même chose avec moi. À l'adolescence, les jeunes gens devaient rester éloignés les uns des autres. Même les frères avec les sœurs !

J'ai posé le couvert sur la toile cirée. Je ne pensais qu'à une chose, le revoir ! Rory ou Liam le connaissaient peut-être ? J'aurais pu me confier à Rory, nous étions très proches. Mais c'était risqué, comment allait-il réagir ? Mes frères ne supportaient pas que leurs amis me regardent en coin. Je les avais vus menacer de leur poing un garçon qui dansait collé à moi, un soir d'été au mariage de ma cousine.

Le soir, je me suis agenouillée au pied de mon lit et j'ai prié. Pas pour ma famille, pas pour mes ancêtres, ni même pour mon âme, mais pour revoir Sean. Je le voulais !